

FESTIVAL « SA M'AIM » 2014

Centre Culturel Lucet-Langenier

La « Tribune des Tréteaux » y mêle sa plume...

Le fait divers a souvent inspiré le fait littéraire.

Les sœurs Christine et Léa Papin qui avaient défrayé la chronique en 1933 pour avoir tué celle qui les employait ont ainsi été le point de départ d'une réflexion sur l'écriture et sur le trouble dédoublement personne/personnage ; et l'on vit jouer, en 1947, une pièce très originale, « **Les Bonnes** », comme un écho à ce sordide événement qui avait marqué les esprits, même si l'auteur, **Jean Genêt**, a multiplié les dénégations concernant une telle source d'inspiration.

La jeune compagnie du « Trio infernal » s'est attaquée à ce monument littéraire, défi s'il en est pour de très jeunes comédiennes.

La scène nous plonge dans le décor intime d'une chambre à coucher, avec paravent et robes suspendues, canapé à coussins, et coiffeuse où sont étalés les cosmétiques d'une femme coquette et aisée ; on est face à un ordre méticuleux et en même temps dans le laisser-aller d'un goût de l'apparat, une sorte d'étalage de la richesse douteuse : est-on face à une bourgeoise qui mène grand train ou à une cocotte entretenue qui fraie dans le « demi-monde », de soirée en soirée ?

Et dans cet intérieur un peu glauque, deux femmes. L'une vêtue d'une longue robe noire qui insulte sa bonne, laquelle lui semble une « somme de crachats qui doivent rester à la cuisine ». Et l'autre, soumise, regarde ses gants de ménagère, elle se nomme Claire ; mais dans son apparente servilité, elle ordonne : « Madame portera la robe rouge ». Et elle subit l'avalanche ciblée d'un mépris de caste, un flux de termes choisis pour blesser, humilier, annihiler ; on est au paroxysme des termes de l'abjection, son « contact est immonde », son « odeur est infecte ». Des propos qui la renvoient à l'ordure, au déchet, Claire serait l'expression même d'une sous-humanité à qui on fait la grâce de donner un emploi.

Mais une sonnette retentit : « Dépêchons-nous ! Madame, va rentrer ! »

C'est là que le double jeu se révèle, les masques tombent : « Tu peux reprendre ton visage ; tu es ma sœur ».

Nous étions donc en face de « La Cérémonie » qui détourne les deux servantes de l'ennui d'être là au service d'une femme toujours absente, mais qui leur permet aussi de sublimer leur haine de la possédante, alors que la société les enterre, les abâtardit, les anéantit. Cette fameuse « cérémonie » que Chabrol a reprise comme titre d'un film où une

postière et une domestique deviennent les meurtrières d'une famille entière. Le terme en soi est une référence parlante.

Car nous sommes en face d'un monument littéraire et nous en suivons les méandres cyniques, méticuleux, une savante préparation de l'assassinat libérateur à deux niveaux : tuer Madame signera la fin d'une condition inférieure, cela symbolisera une sorte de miracle/mirage qui libèrera deux exclues de la société. Mais ce sera aussi le parachèvement et l'acmé d'un jeu d'identification qui obsède deux femmes enfermées dans un appartement, enfermées en elles-mêmes, prisonnières d'une frustration existentielle sans limite, tragique, un labyrinthe de mensonges sournois et de soumission intolérée.

Solange quitte les oripeaux psychologiques de Claire ; Claire abandonne cette usurpation de l'être de « Madame », celle qui n'a pas de nom, celle qui est un titre qu'on prononce comme une blessure impossible à guérir.

Monsieur a été libéré de prison ; Madame, la vraie, l'apprend ; elle court le rejoindre au Bilboquet, un cabaret-bar très tendance ; elle ne boira pas le tilleul empoisonné qu'on lui sert. Le meurtre échappe à nos protagonistes, mais il faut qu'il ait lieu ; et Claire, reprenant les codes implicites de la « cérémonie », boira le breuvage de mort. Les deux femmes sans destin se sont fabriqué le leur, dans l'absurde ; tuer est une manière d'exister, mourir donne un prix, un sens à l'existence.

Cette pièce sur le double et qui fait du crime un inéluctable accomplissement contre la nausée d'avoir à être là et à continuer de vivre, est bien un monument de théâtre ; il est très difficile à aborder. Et à s'approprier.

Nos comédiennes débutantes donnent le meilleur d'elles-mêmes et dominant leur trac ; c'est leur baptême du feu de la scène en festival. A ce titre, elles méritent toute notre bienveillance. Le rôle de Madame est bien rendu, avec cette façon irresponsablement légère de se mouvoir et de parler, agitée, incohérente et aveugle à tout ce qui se trame autour d'elle.

Endosser l'uniforme des « Bonnes » est plus ardu ; la mise en scène laisse les deux jeunes filles un peu trop debout, statiques, ce qui leur fait chercher une position, une manière d'être : sans doute faudrait-il les replacer dans un jeu plus dynamique, que leur corps soit davantage sollicité ; ainsi pourraient-elles plus aisément « entrer » dans ces personnages complexes qui demandent beaucoup de maturité.

La coiffure de Claire est à repenser : qu'elle ait les cheveux sagement attachés dans les moments où elle est véritablement servante, et qu'elle libère sa chevelure pour devenir le simulacre de Madame. Un spectateur non averti de la lecture de Genêt risque d'être troublé par une apparence toujours semblable et qui ne saurait convenir à un emploi de service. Et les très beaux cheveux lâchés de notre comédienne lui cachent le visage : attention à toujours mettre en valeur l'expressivité d'un rôle.

Nous avons assisté à une représentation qui a ses maladresses mais qui révèle beaucoup de potentiel. Le challenge était de taille ! Et nous vous adressons tous nos encouragements ; s'y ajoutent nos félicitations, car la difficulté valorise, elle vous honore et il vous a fallu bien du cran pour vous lancer dans semblable aventure !

Au plaisir de vous revoir. Et bien sûr, continuez votre exploration du jeu et du théâtre !

Halima Grimal